

LES TEMPS DE L'HISTORIEN ET DU SOCIOLOGUE.

Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch

Alain Maillard

P.U.F. | *Cahiers internationaux de sociologie*

2005/2 - n° 119
pages 197 à 222

ISSN 0008-0276

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2005-2-page-197.htm>

Pour citer cet article :

Maillard Alain, « Les temps de l'historien et du sociologue. » Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch,
Cahiers internationaux de sociologie, 2005/2 n° 119, p. 197-222. DOI : 10.3917/cis.119.0197

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES TEMPS DE L'HISTORIEN ET DU SOCIOLOGUE. RETOUR SUR LA DISPUTE BRAUDEL-GURVITCH

par Alain MAILLARD

RÉSUMÉ

La dispute récurrente entre Braudel et Gurvitch a pris une nouvelle tournure en 1958 lorsque chacun explicita son approche des temps. Braudel estime que sa distinction entre trois durées historiques (longue, moyenne et courte) devrait offrir un cadre épistémologique et méthodologique commun aux sciences sociales, sociologie comprise. La typologie des temps sociaux de Gurvitch ne lui semble pas opératoire : elle est trop qualitative. Gurvitch lui répond que réalité et temps historiques se rapportent à des genres particuliers de temps sociaux, qualitatifs-quantitatifs, discontinus-continus... L'étude de ces derniers confirmerait que l'historien et le sociologue ne peuvent concevoir de la même manière leur objet et leur méthode. Esquisse d'une analyse critique.

Mots clés : Historicité, Temps historiques, Temps sociaux, Temps qualitatifs, Temps quantifiables.

SUMMARY

The recurrent debate between Braudel and Gurvitch was given a new development in 1958, when both of them clarified their definition of time. In Braudel's mind the distinction he made between three different historical times (long, middle, short) offered a common epistemological and methodological framework for social sciences, including sociology. For Braudel, Gurvitch's typification of time in terms of social times seemed to be unoperative : it is too qualitative. Gurvitch replied to him that historical reality and historical times referred to specific types of social times : qualitative-quantitative, discontinuous-continuous... The study of these types would confirm that the historian and the sociologist do not conceive their object and their method in the same way. The article sketches a critical analysis of the question.

Key words : Historicity, Historical times, Social times, Qualitative times, Quantitative times.

Cahiers internationaux de Sociologie, Vol. XIX [197-222], 2005

Fernand Braudel déclarait en 1977 :

« Un de mes plus grands amis, Georges Gurvitch, un sociologue avec lequel je me suis disputé, il n’y a pas d’autres mots, pendant une vingtaine d’années, prétendait que j’étais philosophe et, comme il voyait que cela ne me faisait pas un plaisir sans mélange, il insistait. Il prétendait même que j’étais un théoricien, et il ajoutait un mot perfide : un théoricien “impérialiste”. Il voulait dire par là quelqu’un qui s’occupe trop des affaires des autres ; il me reprochait d’être un historien qui pénétrait dans le domaine des sciences humaines pour y faire la loi, y crier très fort pour présenter et imposer ses exigences. »¹

Cette dispute, qu’il faut prendre dans tous les sens du terme, porta un moment sur le statut épistémologique et méthodologique du temps chez l’historien et le sociologue. Les trois durées proposées par Braudel s’avèrent-elles compatibles avec les huit genres de temps sociaux conçus par Gurvitch ? Telle fut l’une des questions à laquelle tous deux répondirent en 1958, dans le *Traité de sociologie* pour le premier et dans *La Multiplicité des temps sociaux*² pour le second. Le vieux litige entre sociologie et histoire (laquelle est la première ?) était réexaminé sous l’angle des temporalités. Ces dernières, objet classique de la philosophie, suscitaient un nouveau chantier dans les sciences humaines et sociales. Peut-être en résulterait-il les modalités d’une véritable collaboration, voire d’une fusion entre histoire et sociologie.

Nous retracerons rapidement les parcours de Gurvitch et de Braudel sans apporter un éclairage sociohistorique des enjeux institutionnels qui existaient alors entre les deux métiers et en leur sein. Cette dernière approche serait indispensable dans une étude de plus grande ampleur. Nous nous concentrerons, ici, sur le contenu théorique des divergences apparues dans ce débat, afin de reconsidérer la distinction entre temps sociaux et temps historiques.

I. DES TRAJECTOIRES ET DES PROJETS DIFFÉRENTS

Les itinéraires intellectuels et professionnels de Braudel et Gurvitch sont dissemblables. Né en Lorraine en 1902, Fernand Braudel obtient l’agrégation d’histoire à 20 ans. Il commence sa carrière dans des lycées algériens puis parisiens. Parallèlement, il choisit en 1923 un sujet de thèse classique sur la politique méditerranéenne

1. Braudel, 1978, p. 244.

2. Pour « Histoire et sociologie », nous citons la 1^{re} éd. du *Traité*, 1958 ; pour *La multiplicité des temps sociaux*, nous utilisons le texte définitif paru dans le second volume de *La vocation actuelle de la sociologie* (Gurvitch, 1963).

de Philippe II, mène ses recherches dans divers dépôts d'archives de villes d'Europe méridionale, s'imprègne de l'esprit des *Annales*, la revue de Marc Bloch et de Lucien Febvre, en lutte contre l'histoire dite historisante. Entre 1935 et 1937, il enseigne au Brésil, à l'université de São Paulo. Prisonnier en Allemagne durant la guerre, il rédige sa thèse. Soutenue en 1947, son titre indique le renversement opéré : *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Le personnage central n'est plus un monarque mais un espace maritime et terrestre travaillé par des populations ; l'histoire géographique, économique et sociale précède l'histoire politique et diplomatique¹.

La préface de la première édition de *La Méditerranée*, écrite initialement en 1946 et publiée en 1949, est d'abord destinée à justifier ce renversement. Surtout, estime Gérard Noiriel, elle légitime une ambition qui, du point de vue méthodologique, peut paraître démesurée aux yeux des historiens des années 1940 : la taille du sujet implique un dépouillement des documents d'archives *illimité*². L'ordre d'exposition est original : les trois parties annoncées ne coïncident pas avec un découpage chronologique mais thématique. Chacune correspond à un type d'approche historique, résumé dans un style imagé. La première contient une « histoire quasi immobile », « lente à couler et à se transformer », la deuxième, une « histoire lentement rythmée », « des groupes et des groupements », la troisième, une histoire « traditionnelle », c'est-à-dire « événementielle », aux « oscillations brèves, rapides, nerveuses ». Braudel divise l'histoire du monde méditerranéen en trois « plans étagés », ce qui revient à « distinguer dans le temps de l'histoire », un « temps géographique », un « temps social » et un « temps individuel ». Cette opération est aussi comparée à « la décomposition de l'homme en un cortège de personnages »³ : vision « physiognomiste » qui fait sans doute écho à celle de Michelet dans le *Tableau de la France*.

La préface passe pour la présentation inaugurale de la conception braudélienne des temps historiques. Celle-ci s'avère, à vrai dire, peu élaborée. Gérard Noiriel souligne d'ailleurs que l'auteur n'emploie pas l'expression « longue durée » ; l'adjectif « événementiel » n'y figure qu'une fois⁴. Braudel récapitule les acquis méthodologiques de sa recherche : s'ouvrir aux autres sciences de l'homme,

1. Sur la genèse intellectuelle de cette thèse, voir Paris, 1999.

2. Noiriel, 2003, p. 122-127.

3. Braudel, 1949, p. XIII-XIV.

4. Noiriel, *op. cit.*, p. 122-124. G. Noiriel a recensé les textes réunis par Braudel dans *Écrits sur l'histoire* en 1969 : c'est seulement à partir de 1958 que Braudel utilise fréquemment les occurrences « longue durée » et « événementiel ».

singulièrement la géographie et l'économie¹ et partir d'« une histoire presque hors du temps », « immobile » qui mette au jour les phénomènes spatio-temporels, profonds et lointains. Braudel a ainsi été amené à construire des temporalités spécifiques à ses objets, toujours en s'efforçant de résoudre des problèmes circonscrits, au contact des archives.

À son grand regret, Braudel est écarté de la Sorbonne en 1947 par les tenants de l'histoire traditionnelle². Au demeurant, il entre au Collège de France en 1950 et quand il publie ses réflexions sur les temps de l'historien et du sociologue, en 1958, il est le successeur de Lucien Febvre à la direction des *Annales*, le président de la VI^e section de l'École pratique des hautes études où se rencontrent des chercheurs en sciences sociales innovants : il est « le créateur et le gestionnaire d'un vaste empire institutionnel et savant »³. Il doit répondre aux défis que le structuralisme, le marxisme, le renouvellement de l'anthropologie et de la sociologie lancent à sa discipline : rendre les sciences de la société objectives et explicatives, établir un socle épistémologique et méthodologique commun, assurant leur convergence... Dans ce contexte, Braudel installe un dispositif théorique : le couple longue durée/événementiel. Celui-ci devrait non seulement transformer l'histoire en une véritable science sociale, mais unifier les autres autour d'elle. Programme ambitieux, « impérialiste », jugera Georges Gurvitch. Nous y reviendrons.

Tout autre est le cheminement de Georges Gurvitch. Né en 1894 dans une famille juive d'Odessa, il entame rapidement une carrière de philosophe à l'université de Petrograd quand éclate la Révolution russe. Il y participe, mais se heurte aux bolcheviques. Il quitte la République soviétique en 1920, s'installe à Prague puis à Paris, en 1925. Gurvitch soutient ses thèses sur le droit social, continue d'apprécier le socialisme autogestionnaire de Proudhon et assimile la littérature sociologique, française et internationale. En 1935, il remplace Maurice Halbwachs à l'Université de Strasbourg. Pendant la guerre, il vit en exil aux États-Unis d'où il ramènera une importante documentation sur la sociologie américaine. De retour en France fin 1945, il prend part, avec Georges Friedmann, Gabriel Le Bras, Jean Stœtzel et quelques autres, à la « reconstruction de la sociologie française »⁴. Se considérant comme

1. Son intérêt pour l'économie sera plus prononcé et repensé dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (publié chez Armand Colin en 1979). Voir sur l'évolution de sa démarche : Gemelli, 1995.

2. Daix, 1995, p. 223-225.

3. Revel, 1999, p. 10.

4. Voir Farrugia, 2000.

un « exclu de la horde », « banni par les deux clans »¹, les philosophes et les sociologues, Georges Gurvitch est néanmoins nommé professeur de sociologie à la Sorbonne en 1949 et directeur d'études à l'École pratique des hautes études en 1950. Il a fondé les *Cahiers internationaux de sociologie* et la collection « Bibliothèque de sociologie contemporaine ».

Gurvitch a défini les bases programmatiques d'une « sociologie différentielle » dans *La vocation actuelle de la sociologie* (1950). Science des « phénomènes sociaux totaux », elle embrasse, à l'échelle macrosociologique, les plans étagés de la réalité sociale : les « paliers en profondeur » (surface morphologique, écologie, organisations, modèles, rôles sociaux, conduites, attitudes, symboles, idées, valeurs, états mentaux et actes psychiques collectifs...). Elle établit également une typologie des groupements de tous ordres (avec un genre à part : les classes sociales) et des sociétés globales. À l'échelle microsociologique, elle répertorie les manifestations de la sociabilité (Nous, rapports avec autrui : Moi, Toi, Lui), par exemple en fonction du degré d'intensité de la participation des individus (pour les Nous : masse, communauté, communion), etc.

Une première réflexion systématique sur la question du temps apparaît dans *Déterminismes sociaux et Liberté humaine* (1955). Elle découle de sa problématique épistémologique et éthique : dépasser les faux débats légués par les philosophes et les pionniers des sciences sociales : les oppositions individu/société, liberté/nécessité, temps qualitatif/temps quantitatif... Selon lui, la réalité sociale est toujours multiple et en acte. La sociologie doit rejeter les modes d'explication réducteurs : d'une part, il n'y a pas un mais des déterminismes, lesquels sont, comme les rationalismes de Bachelard, « régionaux » ; d'autre part diverses formes de liberté contrarient ces déterminismes. Dans toute société, il se produit des coordinations et des décalages, des conciliations et des conflits à l'intérieur et entre ces différentes instances macro- et microsociologiques. Il en résulte des combinaisons de temps et de rythmes variés, convergents et divergents. En localisant les déterminismes et les degrés de liberté, le sociologue peut reconstruire leurs temporalités propres. Quand celles-ci présentent une dimension quantifiable, il utilise des procédés techniques d'analyse (lois statistiques, calcul des probabilités, régularités tendancielles...). Le palier morphologique, par exemple, est traversé par des mouvements de population. Ces processus s'étendent sur plusieurs siècles et évoluent lentement, avec possibilité de hiatus. On mesurera ce « temps long et ralenti » grâce aux méthodes statistiques et probabilistes... Cependant la dimension

1. Gurvitch, 1966, p. 12.

qualitative et vécue de cette temporalité ne saurait être écartée. Au contraire, il faut tout autant la prendre en compte. Comment ? En repérant et en classant les articulations entre présent, passé et avenir. La mise en relation dialectique de catégories, tels le continu et le discontinu, le cohérent et le contingent, le réversible et l'irréversible..., permettent de préciser leurs modalités et de distinguer les genres de temporalités. Dans le cas du « temps de longue durée et au ralenti », le passé est projeté dans le présent et l'avenir ; il est lointain et dominateur ; le continu l'emporte nettement sur le discontinu. C'est *en partie* dans lui que se meuvent les groupes de parenté, la paysannerie, les sociétés patriarcales...

Les limites de la quantification des temps sociaux s'avèrent plus patentes quand on aborde les modes de liberté (liberté-choix, liberté-invention, liberté-décision, liberté-crédation...). C'est qu'ils ne se déduisent ni ne s'expliquent. Leur différence de degré qui correspond à l'intensité de la « volonté libre » s'éprouve, se décrit. La liberté-crédation, par exemple, est, d'après Gurvitch, le point culminant de la liberté humaine. On l'observe dans les conduites effervescentes comme les communions créatrices (situations révolutionnaires...). Elle génère un « temps explosif où l'instant dure », le présent et le passé sont dissous dans la création d'un avenir transcendé. Le discontinu, le contingent et le qualitatif sont portés à leur maximum. Cas extrême ! On rencontrera surtout des états intermédiaires qui illustrent la dialectique des déterminismes et des libertés. Ainsi dans les « sociétés démocratico-libérales », marquées par des innovations économiques et technologiques incessantes, des conflits de classe, des initiatives politiques, prédomine un « temps en avance sur lui-même » : l'avenir se conjugue au présent ; le discontinu, le qualitatif triomphent ensemble sur leur contraire. Les luttes prolétariennes se déroulent dans cette configuration temporelle. Elle est concurrencée par le « temps d'alternance entre retard et avance », dû à la résistance au changement des secteurs privilégiés, et par le « temps de battements irréguliers entre l'apparition et la disparition des rythmes ». Ce dernier est erratique ; il installe l'incertitude ; le présent paraît l'emporter sur le passé et l'avenir ; il est perceptible au sein des masses à l'échelle microsociologique ou dans des sociétés globales en transition comme les nôtres, sur le plan macrosociologique.

En résumé, l'échelle des temporalités se décline en huit genres : 1 / Le temps de longue durée et au ralenti ; 2 / Le temps « trompe-l'œil » ou « temps-surprise » ; 3 / Le temps des battements irréguliers entre l'apparition et la disparition des rythmes ; 4 / Le temps cyclique ; 5 / Le temps en retard sur lui-même ; 6 / Le temps d'alternance entre retard et avance ; 7 / Le temps en avance sur lui-même ; 8 / Le temps explosif de la création.

Gurvitch confiera qu'il s'était « aperçu trop tardivement » de l'ampleur des problèmes soulevés par la question des temps sociaux. Il a donc approfondi sa conceptualisation et sa typologie dans un cours public donné à la Sorbonne pendant l'année universitaire 1957-1958. Ce long texte, intitulé *La multiplicité des temps sociaux* est d'abord ronéotypé à l'automne 1958. Légèrement remanié, il devient un copieux chapitre de 105 pages dans le second volume de *La vocation actuelle de la sociologie*, publié en 1963¹. L'auteur précise sa démarche en janvier 1959 lors d'une conférence-débat organisée par la Société française de philosophie².

II. DES TEMPS DÉSACCORDÉS

Les discussions entre l'historien et le sociologue se sont déroulées oralement (« dînant rue Vaneau chez Georges Gurvitch »³, se souviendra Braudel) et par écrit. Nous ne pouvons, ici, en recenser toutes les traces. Dans la conclusion de *La Méditerranée* (datée décembre 1948), Braudel constate que dans sa perspective, « le rôle des individus s'amenuise » et répond à Gurvitch sur la question des déterminismes et de la liberté :

« Georges Gurvitch aime à dire que les réalités contraignantes présentent des failles, des jointures mal faites qui sont le domaine d'élection de la liberté des hommes, pour les plus obscurs, comme les plus glorieux. Mais les zones entre déterminismes où l'on puisse prendre le maquis de la liberté ne foisonnent pas et les hommes n'y sont pas nombreux. »⁴

Les échanges se poursuivent durant les années 1950 dans la rubrique « Débats et combats » des *Annales*. Le désaccord porte sur les relations entre histoire et sociologie, notamment sur la question du continu et du discontinu. Gurvitch avait soutenu dans *La vocation* que ni la réalité, ni la méthode et, du coup, ni l'objet de ces deux disciplines ne sont identiques. L'histoire singularise les structu-

1. Gurvitch, 1963. Ce chapitre reprend presque intégralement le cours de 1958. Quelques mots ont été changés, des paragraphes et mises à jour de références bibliographiques ont été ajoutés. La « parenthèse » de quatre pages intitulée « Temps sociologique et temps historique », dans laquelle Gurvitch répond à Braudel, est déjà présente, pour l'essentiel, dans le cours.

2. Gurvitch, 1958-1959. Cette conférence-débat, présidée par Gaston Berger, devait se tenir le 29 novembre 1958. Malade, Gurvitch n'avait pu venir et elle fut reportée au 31 janvier 1959. Cela explique pourquoi le compte rendu paraît dans un *Bulletin* daté de juillet-décembre 1958. L'intérêt de ce texte est l'échange, qui suit l'exposé, avec Paul Fraisse, Lucien Goldmann, Henri Lefebvre, Jean Pucelle, Michel Souriau, Jean Wahl...

3. Braudel, 1969, p. 5.

4. Braudel, 1949, p. 1097 et 1098.

res et conjonctures, accentue les continuités entre des faits irrépétibles ; la sociologie construit des types discontinus, susceptibles de se reproduire à différents degrés. En 1953, Braudel donne un compte rendu tardif de ce livre. Il partage avec l'auteur le rejet de l'évolutionnisme du XIX^e siècle. Mais il lui reproche de négliger l'« incessante pesée du temps », mesurée par l'histoire, et de ne pas reconnaître que les historiens établissent également des discontinuités dans leurs analyses. Braudel s'appuie sur les économistes qui mettent en évidence des « cassures structurelles », lesquelles ne sont perceptibles que sous l'angle historique¹. Dans un autre article, « Continuité et discontinuité en histoire et en sociologie », paru dans les *Annales* en 1957, Gurvitch explicite sa pensée. Il se démarque de Raymond Aron et d'Henri-Irénée Marrou : il leur fait grief d'importer l'épistémologie « compréhensive » des sciences sociales allemandes. Contre le nominalisme, Gurvitch défend une conception réaliste, empirico-dialectique des deux approches, mais maintient ses critères de discrimination. Histoire et sociologie ressemblent ainsi à « des sœurs jumelles, pouvant devenir des ennemies aussi bien que des camarades de combat »².

1958 est l'année où cette confrontation se complique par l'immixtion d'un nouveau problème : le statut du temps en histoire, en sociologie et en anthropologie. Gurvitch consacre son cours de la Sorbonne à la « multiplicité des temps sociaux ». Braudel publie dans les *Annales* « Histoire et sciences sociales. La longue durée ». Il compare son point de vue à celui de Lévi-Strauss, qui vient de faire paraître le premier tome d'*Anthropologie structurale*, et à celui de Gurvitch, exposé dans *Déterminismes sociaux et Liberté humaine*³. Parallèlement, Gurvitch dirige un ouvrage collectif, le *Traité de sociologie*. Il demande à Braudel d'y apporter une contribution sur histoire et sociologie. Braudel écrit son chapitre en y intégrant une partie presque entière de son article des *Annales*, qu'il avait titrée « Temps de l'historien, temps du sociologue ». Ayant repoussé les positions d'Henri-Irénée Marrou, Gurvitch avait laissé entendre que le dialogue serait plus facile avec Braudel. « Encore faudrait-il y regarder de plus près », répond Braudel : « Entre historien et sociologie, peut-être n'y a-t-il ni dispute ni entente parfaite »⁴. Effectivement Braudel essaie de montrer que les travaux récents ont permis de dépasser les vieux différends. Mais ces convergences sont sources de divergences et de difficultés iné-

1. Braudel, 1953, p. 359 et 361.

2. Gurvitch, 1957, p. 83.

3. Braudel, 1958, *Annales ESC*.

4. Braudel, 1958, « Histoire et sociologie », p. 84.

dites qu'il faut chercher à surmonter. Braudel propose d'emblée de laisser tomber les faux débats entre sociologues et historiens, comme celui de 1903 entre Simiand et Seignobos¹. L'histoire a changé et s'est ouverte à toutes les sciences sociales. Elle n'est plus seulement une science idiographique : le singulier, l'événement ont leur place, mais seulement une parmi d'autres, celle du « temps court ». Elle correspond à l'« histoire événementielle » que Braudel appelle ici « micro-histoire »². Il convient maintenant de l'articuler avec deux autres « paliers » constitutifs de l'objet historique : l'étude des conjonctures socio-économiques, avec ses cycles et intercycles, « au rythme plus large et plus lent » (Braudel fait référence au travail de Labrousse sur la France du XVIII^e siècle³) ; l'« histoire structurale ou de longue durée » qui « met en cause des siècles entiers » et autour de laquelle « gravitent » les deux autres⁴. Une telle science historique peut répondre ainsi à certaines prétentions nomothétiques de la sociologie durkheimienne. Braudel prend à témoin Lévi-Strauss en soutenant que l'anthropologie structurale de ce dernier autorise un rapprochement avec la longue durée des historiens :

« La longue durée, c'est l'histoire interminable, inusable des structures et groupes de structures. [...] J'ai essayé de montrer, je n'ose dire de démontrer, que toute la recherche neuve de Claude Lévi-Strauss – communication et mathématiques sociales mêlées – n'est couronnée de succès que lorsque ses *modèles* naviguent sur les eaux de la longue durée. »⁵

Il faut donc admettre, estime Braudel, que, depuis les années 1930, les diverses sciences sociales convergent. La sociologie et l'histoire remplissent une fonction déterminante car elles sont les « seules sciences globales » ; toutes deux ont vocation à être « synthèse ». Leurs approches (macro- et microsociales, par exemple), leur vocabulaire (modèle, structure, conjoncture...) deviennent communs. Quant à l'opposition entre une histoire plus continuiste et une sociologie plus discontinuiste, qui obsède Gurvitch, elle

1. Voir Rebérioux, 1983 ; Leroux, 1998.

2. Braudel, 1958, « Histoire et sociologie », p. 92.

3. Labrousse, 1933 et 1944. Avec ces ouvrages et son enseignement, Labrousse réussit à faire passer le message initial de Simiand chez les historiens. Ils serviront longtemps de modèles pour l'histoire économique et sociale.

4. Braudel, 1958, « Histoire et sociologie », p. 92.

5. *Ibid.*, p. 93. Claude Lévi-Strauss avait écrit un article, « Histoire et ethnologie », dans la *Revue de métaphysique et de morale* en 1949. Celui-ci était devenu le premier chapitre d'*Anthropologie structurale*, 1958, p. 3-33. Braudel y avait répondu dans « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *op. cit.* Pour lui, l'inconscient structural doit être recherché dans la longue durée historique. Voir sur ce point Dosse, 1997, p. 105-118.

relève d'« une question mal posée ». Braudel n'y revient pas. En outre, si l'on observe des écarts de styles, ce n'est pas entre les deux domaines mais à l'intérieur de chacun d'eux (Durkheim et Mauss, Bloch et Febvre, Gurvitch et Lévi-Strauss...). L'essentiel est que tous, quels que soient leur langage et leur tempérament, s'efforcent de saisir la « *totalité du social* ». Certes, la catégorie de structure divise encore (les controverses sur le structuralisme ont commencé), mais il est possible d'avancer ensemble. À condition de trouver un fil conducteur. Et c'est l'histoire, repensée par Braudel, qui livre cette « problématique commune » : aborder le social sous l'angle des durées historiques :

« L'histoire est une dialectique de la durée ; par elle, grâce à elle, elle est étude du social, de tout le social, et donc du passé, et donc aussi du présent, l'un et l'autre inséparables. Lucien Febvre l'aura dit et répété pendant les dix dernières années de sa vie : "L'histoire, science du passé, science du présent." On comprendra que l'auteur de ce chapitre, héritier des *Annales* de Marc Bloch et de Lucien Febvre, se sente dans une position assez particulière pour rencontrer, « sabre en main », le sociologue qui lui reprocherait ou de ne pas penser comme lui, ou de trop penser comme lui. « L'histoire m'apparaît comme une dimension de la science sociale, elle fait corps avec celle-ci. Le temps, la durée, l'histoire s'imposent en fait, ou devraient s'imposer à toutes les sciences de l'homme. Ses tendances ne sont pas d'opposition, mais de convergence. »¹

Braudel ne cache pas son « désir d'unification, même autoritaire, des diverses sciences de l'homme, pour les soumettre moins à un marché commun qu'à une problématique commune ». Cette refondation des sciences sociales sous l'égide de sa conception des temps est censée à la fois libérer la recherche d'une « quantité de faux problèmes, de connaissances inutiles » et préparer « une future et nouvelle divergence, capable alors d'être féconde et créatrice »².

La « nouvelle divergence » porte en l'occurrence sur la notion de temps social, telle qu'elle ressort de la typologie de Gurvitch. C'est pourquoi, après un appel à l'œcuménisme, Braudel termine son chapitre en provoquant une rupture supplémentaire. Dans la cinquième partie, il renonce aux huit genres de temps sociaux de Gurvitch parce qu'ils s'avèreraient en fin de compte peu opératoires et surtout trop qualitatifs pour l'historien. Les temps du sociologue ne seraient pas mesurables :

« Ce désaccord est plus profond qu'il n'y paraît : le temps des sociologues ne peut être le nôtre ; la structure profonde de notre métier, si je ne me trompe, y répugne. Notre temps est mesure, comme celui des écono-

1. *Ibid.*, p. 87-88.

2. *Ibid.*, p. 88.

mistes. Quand un sociologue nous dit qu'une structure ne cesse de se détruire pour se reconstituer, nous acceptons volontiers l'explication que l'observation historique confirme d'ailleurs. Mais nous voudrions, dans l'axe de nos exigences habituelles, savoir la durée précise de ces mouvements, positifs ou négatifs. [...] Ce qui intéresse passionnément un historien, c'est l'entrecroisement de ces mouvements, leur interaction, et leurs points de rupture : toutes choses qui ne peuvent s'enregistrer que par rapport au temps uniforme des historiens, mesure générale de tous ces phénomènes, et non au temps social multiforme, mesure particulière à chacun de ces phénomènes. »¹

Pour Braudel, les trois types de durée se rattachent au même flux temporel de l'histoire, lequel correspond en fait au temps astronomique. Ils sont *objectifs* car ils encadrent les activités humaines. Ils sont mathématiquement *commensurables* puisqu'une périodisation, un traitement de données quantitatives permettent d'établir, selon l'expression que popularisera Pierre Chaunu, une « histoire sérielle »². Quant aux temps sociaux de Gurvitch, ils ne seraient pas applicables à l'histoire ; ils impliqueraient un éclatement du minimum de continuité et d'unité que l'historien doit maintenir lorsqu'il reconstruit le passé :

« Comment l'historien se laisserait-il convaincre ? Avec cette gamme de couleurs, il lui serait impossible de reconstituer la lumière blanche unitaire qui lui est indispensable. Il s'aperçoit vite, aussi, que ce temps caméléon marque sans plus, d'un signe supplémentaire, d'une touche de couleur, les catégories antérieurement distinguées. Dans la cité de notre ami [Gurvitch], le temps, dernier venu, se loge tout naturellement chez les autres ; il se met à la dimension de ces domiciles et de leurs exigences, selon les paliers, les sociabilités, les groupes, les sociétés globales. C'est une manière différente de réécrire, sans les modifier, les mêmes équations. [...] L'histoire en est absente. Le temps du monde, le temps historique s'y trouve, comme le vent chez Éole, enfermé dans une peau de bouc. Ce n'est pas à l'histoire qu'en ont, finalement et inconsciemment, les sociologues, mais au temps de l'histoire – cette réalité qui reste violente, même si l'on cherche à l'aménager, à la diversifier, cette contrainte à laquelle l'historien n'échappe jamais. Les sociologues, eux, y échappent presque toujours : ils s'évadent, ou dans l'instant, toujours actuel, comme suspendu au-dessus du temps, ou dans les phénomènes de répétition qui ne sont d'aucun âge ; donc par une démarche opposée de l'esprit qui les cantonne soit dans l'événementiel le plus strict, soit dans la durée la plus longue. Cette évasion est-elle licite ? Là est le vrai débat entre historiens et sociologues. »³

1. *Ibid.*, p. 95-96.

2. Cf. Braudel, 1963.

3. Braudel, 1958, « Histoire et sociologie », p. 96-97.

Ainsi le dilemme est posé : la « lumière blanche unitaire » de l'historien ou le « temps caméléon » du sociologue. Braudel conclut son chapitre en priant les jeunes sociologues de ne pas « esquiver l'histoire ». Il les invite à délaissier les enquêtes trop événementielles et à étudier « même dans le plus modeste des dépôts d'archives, la plus simple des questions d'histoire ». Il plaide pour « une réconciliation, une pratique simultanée de nos divers métiers » afin d'en finir avec une dispute qui « se joue sur de bien vieux airs. C'est d'une musique nouvelle que nous avons besoin »¹.

Gurvitch répond directement à Braudel dans son cours ronéotypé sur *La Multiplicité des temps sociaux* (1958) et dans *Dialectique et sociologie* (1962). Les présuppositions de Braudel témoignent, écrit-il, « d'un état d'esprit impérialiste, enclin à privilégier l'histoire par rapport à la sociologie ». Il en prend acte, le regrette et espère que son attitude « s'apaisera afin que puisse s'établir une collaboration confiante entre sociologie et histoire en vue de l'étude de la multiplicité des temps sociaux et de leurs unifications variées »².

Par quel biais Gurvitch va-t-il se défendre et contre-attaquer ? En postulant derechef une différence de méthode entre sociologie et histoire. L'opposition entre une histoire, plus continuiste, et une sociologie, plus discontinuiste, est selon lui loin d'être dépassée. Il en veut pour preuve que Braudel se contredit en la réintroduisant à la fin de son texte :

« *La méthode historique est [...] bien plus continuiste que celle de la sociologie.* Ce qui fait dire à un historien aussi conscient de sa méthode que Fernand Braudel, qu'il voudrait "reconstituer la lumière blanche unitaire qui lui est indispensable". Il oublie seulement que cette lumière ne se trouve que dans la science des historiens et non pas dans la réalité historique. »³

La clé de voûte de l'argumentation de Gurvitch : dévoiler les fondements sociocognitifs de la méthode historique, y compris celle qui différencie trois registres de durée, comme chez Braudel. Ce dernier avait concédé qu'« il y a, sans doute, une sociologie de l'histoire et de la connaissance historique à chacun de ces trois niveaux [les trois types de durées], mais cette sociologie reste à construire. Nous ne pouvons, historiens, que l'imaginer »⁴.

Gurvitch le prend au mot et esquisse une sociologie de la connaissance historique de laquelle découlera, en grande partie, sa critique méthodologique. Pour ce faire il réaffirme que *réalité sociale* et *réalité historique* sont de nature dissemblable. Contrairement à

1. *Ibid.*, p. 97.

2. Gurvitch, 1963, p. 359.

3. Gurvitch, 1962, p. 225-226.

4. Braudel, 1958, « Histoire et sociologie », p. 92.

Braudel pour qui toute réalité sociale est consubstantiellement historique, Gurvitch les distingue soigneusement. L'historien et le sociologue ne parlent pas de la même réalité. Braudel appelle réalité historique tout ce qui a un passé, « tout ce qui a été dit, ou pensé, ou agi, ou seulement vécu »¹. Gurvitch entend par cette notion à la fois un type de dynamiques sociotemporelles répandues dans les sociétés industrielles et les modes de représentation du passé qui les accompagnent :

« La *réalité historique*, que certains auteurs appellent encore “historicité”, est un secteur privilégié de la réalité sociale, c'est-à-dire des phénomènes sociaux totaux en flux et reflux, ainsi que des structures, œuvres et conjonctures, par lesquelles ils s'expriment. Elle est caractérisée en effet, par la conscience collective et individuelle de la liberté humaine dont l'action concentrée peut réussir à renverser ou à modifier les structures et permettre de se révolter, dans une certaine mesure, contre la tradition. *La réalité historique n'est donc que la part prométhéenne de la réalité sociale* ; elle s'oppose à l'autre part de cette réalité qui ne l'est pas ou qui ne l'est qu'à un très faible degré, comme c'est le cas pour les sociétés dites archaïques et aussi, avec quelques réserves, pour les sociétés patriarcales ou traditionnelles. »²

La réalité historique, c'est la conscience historique moderne. Elle correspond à une perception du passé qui est loin d'être universelle. Les sociétés froides, chères à Lévi-Strauss, l'ignoraient. Seules les sociétés chaudes l'auraient instituée. L'esprit historien projeté sur le passé l'esprit prométhéen des sociétés en révolution permanente. Il discerne des changements, des transitions, des tournants, des innovations parce qu'il a intériorisé certains types de temporalités sociales, particulièrement prégnantes dans les sociétés industrielles : temps des battements irréguliers, temps en avance sur lui-même... La causalité historique aurait été pensée à partir des temps et des rythmes de la modernité. Elle s'avèrerait intrinsèquement continuiste parce que les temporalités prométhéennes encouragent l'historien à singulariser et enchaîner les faits selon un fil conducteur. Ces liaisons logiques entre l'antérieur et le postérieur donnent des explications longitudinales convaincantes :

« En effet, dans le temps déjà écoulé, mais reconstruit et rendu présent, auquel fait appel le “savoir historique”, l'enchaînement causal, tout en s'affirmant comme rigoureusement irrépétable et irremplaçable, se resserre tellement et devient tellement continu que l'historien arrive à des explications bien plus rigoureuses et bien plus satisfaisantes que celles que peut proposer le sociologue. »³

1. *Ibid.*, p. 87.

2. Gurvitch, 1962, p. 224.

3. *Ibid.*, p. 226.

Gurvitch sociologise la critique bergsonienne des « illusions rétrospectives ». Il met au jour la logique du déterminisme historique à laquelle Braudel ne saurait échapper. En effet, si les continuités historiques sont premières par rapport aux discontinuités sociologiques, l'historien attribue au passé un poids abusif. Se profile alors le risque majeur de rejoindre le nécessitarisme historique du marxisme vulgaire de l'époque que Gurvitch résume par la formule : « Les discours implacables de la roue de l'histoire... ». Ou encore on débouche sur le « dogmatisme historiciste » du Sartre de la *Critique de la raison dialectique*, examiné dans un chapitre précédent (de *Dialectique et sociologie*).

L'histoire risque de redevenir une eschatologie à tout moment : les temporalités prométhéennes, inhérentes aux actions efficaces et collectives des sociétés modernes, incitent à articuler présent, passé et futur selon un ordre de succession et bien souvent un *continuum* qui suit la flèche d'un progrès matériel et moral de l'humanité :

« Dans la réalité historique, la multiplicité des temps sociaux est accentuée par leur liaison avec le prométhéisme. Ce dernier, en effet, privilégie le temps de battements irréguliers, le temps en avance sur lui-même, le temps de création enfin, bien qu'ils se trouvent toutefois sérieusement limités par le temps de longue durée et au ralenti qui leur coupe souvent les ailes [allusion à l'histoire immobile de Braudel]. Cependant, dans la science de l'histoire ("l'historiographie" ou "savoir historique"), ces temps historiques réels *sont reconstruits selon le point de vue idéologique de l'historien qui est tenté de choisir certains de ces temps au détriment des autres.* »¹

Il en résulte des décalages fréquents entre les temps historiques réels et ceux que l'historien projette sur son objet, entre « les temps écoulés, accomplis » et les « temps en train de se faire ». Cela s'observe également lorsqu'il doit relier les différentes durées et les unifier dans une explication. La singularisation des temps historiques accentue les continuités construites : « C'est pourquoi la *grande tentation qui guette la science de l'histoire, c'est la "prédiction du passé" qui tourne souvent en projection de cette prédiction dans l'avenir.* »²

La critique sociologique des temps historiques que Gurvitch retourne à la critique historique des temps sociaux énoncée par

1. *Ibid.*, p. 227. Signalons d'autres interprétations plus récentes du contenu idéologique de la longue durée chez Braudel et ses disciples : Mona Ozouf y diagnostique « la crise de l'idée de progrès », « la sanction par l'historiographie d'une méfiance vis-à-vis du changement » (cf. Ozouf, 1981, p. 434). Jean Chesneau y voit une « idéologie continualiste », un « projet politique, sinon philosophique, visant à mettre les sociétés à l'abri du temps en mouvement ». Dans le contexte des IV^e et V^e Républiques, elle est à mettre en parallèle avec les théories de la croissance et du développement, lesquelles privilégiaient le temps long et homogène de l'expansion économique et technique (cf. Chesneau, 1996, p. 124-125).

2. *Ibid.*, p. 228.

Braudel privilégie-t-elle la sociologie par rapport à l'histoire ? On pourrait le penser vu le caractère « sociologiste » de cette déconstruction. En fait, Gurvitch reconnaît que « [...] la sociologie à son tour ne peut pas se passer de ces enchaînements historiques qui lui fournissent les principaux matériaux pour la construction des types de sociétés globales. Elle ne peut davantage se passer des explications historiques, bien plus rigoureuses que celles qu'elle est elle-même susceptible de donner »¹.

Gurvitch rejetait les conceptions formalistes des classifications sociologiques. Sa typologie des sociétés globales, par exemple, n'est pas anhistorique mais transhistorique. Il plaide donc pour une « réciprocité de perspectives » entre les deux disciplines. Celle-ci ne doit pas se traduire par leur fusion dans une « sociologie exclusivement historique », qui avec « l'histoire subjuguant la sociologie » seraient des « impérialismes camouflés débouchant dans un dogmatisme inconscient, que l'hyper-empirisme dialectique a pour vocation de combattre... »².

Le postulat n'en demeure pas moins sociologiste : la réalité sociale « représente un cercle bien plus large » que la réalité historique. Il existe des sociétés globales ou des dimensions de la vie collective (les cadres microsociaux par exemple) qui échapperaient peu ou prou à la « réalité historique », c'est-à-dire au prométhéisme. Il faudrait donc tendre, conclut Gurvitch, vers un « duumvirat fraternel » entre histoire et sociologie, « pour présider à l'intégration de toutes les sciences sociales dans la "Science de l'Homme" »³.

III. CONSIDÉRATIONS RÉTROSPECTIVES

En relisant les textes de Braudel et de Gurvitch, on est frappé par les dénégations qui rendent leur argumentation dissonante. Braudel aspire à donner une cohérence épistémologique aux diverses sciences sociales. Il estime que seules l'histoire et la sociologie, en tant que sciences de la totalité sociale, peuvent offrir le cadre théorique et méthodologique adéquat. Mais il souhaite que la sociologie devienne plus historique et ne dissimule guère, en définitive, sa volonté de faire prévaloir sa conception des temps comme paradigme unificateur. Gurvitch s'accorde avec Braudel sur la supériorité de l'histoire et de la sociologie. Il admet l'importance des temps historiques, mais il relativise leur valeur explicative en soute-

1. *Ibid.*, p. 230.

2. *Ibid.*, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 232.

nant qu'ils découlent en fait des temps sociaux. Il n'en conclut pas pour autant que la sociologie doit régenter l'histoire et se tient sur la défensive. Chacun reste ferme sur ses positions. Derrière, se profilent des champs universitaires et disciplinaires aux rapports de force inégaux, dans lesquels les patrons se battent « au sabre ». Les points d'achoppement ne révèlent-ils pas tout à la fois un faux et un vrai débat ?

Réalité historique et réalité sociale

La critique de Gurvitch vise juste quand elle conclut que les temps sociaux ne sont pas réductibles aux temps historiques. Cependant, les arguments avancés soulèvent des difficultés redoutables. La réalité historique paraît bien subjective comparée à la réalité sociale. Elle ne correspond pas au « mort qui saisit le vif », à la dialectique des héritages et des innovations mais à une forme de conscience collective et individuelle : l'historicité. Certes, Gurvitch ne prétend pas que cette réalité soit exclusivement idéelle puisqu'elle est corrélative à des temporalités déterminées, lesquelles naissent des « coordinations » et des « décalages » des « mouvements » animant les sociétés. Francis Farrugia détecte ici l'empreinte de Maurice Halbwachs. Ce dernier ne s'était-il pas intéressé qu'au passé *représenté* et *recomposé* par la mémoire et l'histoire ? Selon les centres d'intérêt du moment présent, estimait-il, chaque groupe *reconstitue* de l'intérieur son passé, tandis que les historiens le *reconstruisent* de l'extérieur¹. D'où les formules de Gurvitch : l'histoire, c'est « le passé rendu présent », « le présent rendu passé », le « temps accompli au plein sens du terme ». Halbwachs et Gurvitch ont raison d'affirmer que l'histoire s'écrit au présent. L'école des *Annales* en a également convenu. Mais que devient chez les sociologues le *réel du passé* ? Quelle place accordent-ils aux facteurs historiques dans leur explication des phénomènes sociaux en train de se faire ? En montrant que les temps de la connaissance historique sont homologues à certains temps sociaux, Gurvitch dévoile les ressorts des conceptions nécessitaristes ou finalistes de l'histoire. Mais cette déconstruction n'autorise pas à confondre réalité historique et historicité. Nul ne peut ignorer, répétait Braudel, que les expériences du passé pèsent sur nos pratiques et nos représentations actuelles. Recourir aux durées historiques pour rendre intelligibles non pas tous les

1. Farrugia, 1999. Gurvitch se réfère explicitement à Halbwachs dans son article de 1957. Il affirme que plus encore que la mémoire collective, qui s'appuie sur des témoins vivants, l'histoire s'écrit au présent, en totale extériorité à l'égard du passé.

aspects d'un « phénomène social total », mais plusieurs de ses dimensions constitutives, s'impose. Cela s'applique aussi à la sociologie du temps.

La définition sociologique du temps que donne Gurvitch ne recèle-t-elle pas une dimension transhistorique, insuffisamment explorée ? La « *coordination* » et les « *décalages des mouvements* », qui permettent selon lui de « décrire » les temps sociaux, « *durent dans la succession et se succèdent dans la durée* »¹. Quand bien même ces durées ne seraient pas toutes mesurables à l'aune du temps astronomique de l'historien, celui-ci n'est-il pas indispensable ? Revenons, en guise d'exemple, sur les catégories de temps en avance et en retard sur eux-mêmes, d'alternance entre retard et avance. En dépit de leur connotation évolutionniste, Gurvitch ne les rapporte pas au temps linéaire et homogène des idéologies du progrès, mais à ces décalages entre différents cadres sociaux (organisations, valeurs, symboles...). Or, l'appréciation des avances et des retards entre tel ou tel palier n'implique-t-elle pas la prise en compte de périodisations historiques ? Que toute chronologie s'avère artificielle en tant qu'instrument de mesure abstrait de l'historien, comme l'expliquait Halbwachs, qu'elle soit susceptible d'être transformée en « idole », comme le déplorait Simiand, cela ne change rien à l'affaire : la mathématisation du temps écoulé se révèle incontournable dès lors que l'on appréhende le social comme processus. Gurvitch a raison de ne pas identifier tout le social à l'historique, mais n'a-t-il pas trop tendance à subsumer le second sous le premier et à négliger l'évaluation des durées ?

Le rejet légitime de l'historicisme fait resurgir un sociologisme contestable. Si l'historiographie est tributaire des temps sociaux de la modernité, l'investigation sociologique ne l'est-elle pas tout autant ? En quoi le sociologue se situerait-il davantage au dessus de la mêlée que l'historien ? La sociologie s'inscrit, du moins à l'origine, comme l'histoire, dans le projet intellectuel des sociétés prométhéennes, encore que ces corrélations soient aujourd'hui reconsidérées. Le projet d'une « Science de l'Homme » intégrant toutes les sciences sociales sous la présidence de l'histoire et de la sociologie n'en est-il pas un avatar ? Au cours du débat organisé par la Société française de philosophie, Lucien Goldmann avait relevé dans l'exposé de Gurvitch des propos de tonalité sociologiste, du genre : « Les historiens soumettent au sociologue..., les sociologues fournissent aux historiens. » Gurvitch, le dernier des durkheimiens ? Cette question, régulièrement soulevée, trouve une réponse affirmative sur ce point précis. Gurvitch concède que les explications

1. Gurvitch, 1963, p. 329.

historiennes sont utiles et réclame une collaboration entre sociologie et histoire. Cependant, cette dernière semble n'être, chez lui, comme chez Durkheim, qu'une agence d'informations. Goldmann plaidait pour une « sociologie historique » ou une « histoire sociologique » se livrant à une « étude génétique de la catégorie du temps intégrée à l'étude génétique des structures mentales et sociales globales ». Gurvitch lui avait répondu qu'il était convaincu, « plus que tout autre », de la nécessité d'« une sociologie de la sociologie » et qu'il était en train d'y travailler à l'École pratique des hautes études¹. Mais dans une telle perspective, le sociologue a besoin également d'historiciser ses catégories, ses typologies, y compris celles portant sur les temps sociaux.

La position sociologiste de Gurvitch présente l'intérêt de souligner la relativité culturelle du savoir historique. Le monde braudélien avait pour centre logique l'histoire et ses temps, la longue durée étant alors privilégiée. En invitant l'historien à établir une socio-analyse de sa discipline, Gurvitch l'encourage à se déprendre de sa déformation professionnelle : les explications longitudinales des faits par les antécédents... Il introduit un décentrement spatial et socio-temporel salutaire qui contribue à « dé-ethnocentriser » son regard. De ce point de vue, cette démarche « anthropologique » garde toujours son actualité².

Et les temps vécus ?

Dans son livre de synthèse sur *Les historiens et le temps*, Jean Leduc remarque :

« Ni dans *La Méditerranée* ni dans ses ouvrages postérieurs Braudel ne s'intéresse à la manière dont Philippe II et ses contemporains concevaient le temps. Il n'y a pas d'entrée "Temps" dans l'index de sa thèse. Ou, plutôt, il s'intéresse aux durées et vitesses de déplacements et donc au temps comme mesure de l'espace. »³

Gérard Noiriel décèle plutôt une « rupture radicale » entre *La Méditerranée* et les textes de 1958 :

« Alors que *La Méditerranée* véhiculait une perspective subjective sur le temps, au service d'une problématique herméneutique et identitaire, tout le raisonnement développé dans les articles sur la "longue durée" renvoie à une définition objective de la temporalité. Appréhendé au niveau de l'histoire humaine tout entière (et non de l'objet d'étude, comme c'était le

1. Gurvitch, 1958-1959, p. 132-133.

2. Voir par exemple, de Marc Augé, « L'espace historique de l'anthropologie et le temps anthropologique de l'histoire », 1994, p. 9-29.

3. Leduc, 1999, p. 135.

cas dans la thèse), le temps apparaît désormais comme une réalité mesurable. Les durées sont projetées sur une échelle unique, ce qui permet de les superposer, comme les étages d'une maison, de façon à hiérarchiser les domaines du savoir. »¹

On dira donc que dans ses écrits de 1958, le temps reste, comme chez Aristote, « un nombre du mouvement ». Le temps de longue durée de l'histoire géographique se mesure en plusieurs siècles ; le temps social de l'histoire des groupes et groupements économiques se compte en décennies ; le temps individuel de l'histoire événementielle s'évalue en jours. Veut-il pluraliser les durées historiques ? Elles se rattachent au même flux temporel : « Les temporalités avec lesquelles joue l'historien, écrit J. Leduc à propos de Braudel, et qu'il emboîte, s'inscrivent, en fin de compte, dans le temps. Ce temps est le temps astronomique, cadre de l'ensemble des phénomènes. »²

Sans doute Braudel espérait-il alors asseoir l'histoire sur des bases quantitatives. Mais c'est au prix d'un dédain à l'égard des travaux de ses propres collègues, à commencer par ceux de son maître Lucien Febvre. Ce dernier s'était arrêté sur ce qu'il appelait le « temps vécu », par opposition au « temps-mesure ». Dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La Religion de Rabelais* (1942), qu'il dédie à son élève, Fernand Braudel, figure une brève sous-partie intitulée « Temps dormant, temps flottant ». Febvre y montre comment, pendant très longtemps, les peuples se sont passés des horloges et des montres : « Au fond, au XVI^e siècle, dans le grand duel de longue date engagé entre le temps vécu et le temps-mesure, c'était le premier qui gardait l'avantage. »³

La distinction entre « temps vécu » et « temps-mesure » n'est guère satisfaisante sur le plan conceptuel : le temps-mesure est vécu ; le temps vécu peut être mesuré, de façon qualitative – selon les activités sociales par exemple. Il n'en demeure pas moins que ces quelques pages lumineuses de Febvre ont en partie inspiré les socio-génèses du temps de l'horloge.

Gurvitch non plus ne s'intéresse pas à ce livre, qu'il connaît puisqu'il s'y réfère ailleurs. Dans la version définitive de 1963, il ne mentionne pas l'article consacré au temps de l'Église et du marchand au Moyen Âge, récemment publié par Jacques Le Goff dans les *Annales*⁴. Ce dernier texte montre qu'il existait en France une histoire des mentalités qui s'efforçait d'intégrer l'approche sociolo-

1. Noiriél, 2003, p. 136.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. Febvre, 1968, p. 368.

4. Le Goff, 1960.

gique et anthropologique de l'organisation et des représentations du temps¹. Gurvitch laisse également de côté les *Études sur le temps humain* de Georges Poulet². Pourquoi cette relative indifférence au temps vécu ? La réponse est donnée par Gurvitch lui-même dans son cours, quand par exemple il confronte son approche avec la thèse que venait de soutenir Paul Fraisse sur les conduites temporelles³. Le psychologue « n'admet que "la diversité des horizons temporels", ce qui nous paraît beaucoup trop subjectiviste »⁴, note Gurvitch. Et quand Paul Fraisse persiste à lui soumettre cette notion lors du débat de 1959, Gurvitch lui rétorque : « [...] Je suis beaucoup plus réaliste que vous ; je parle directement de la "réalité du temps ou des temps", cette réalité des temps se trouvant ensuite saisie, vécue, conceptualisée et quantifiée de diverses manières. »⁵

Dès 1955, Gurvitch avait insisté sur l'idée que les temps sociaux des différents paliers se retrouvent aussi bien dans l'« expérience immédiatement vécue » que dans les cadres construits et mesurés par les méthodes quantitatives. C'est la conceptualisation de la dimension qualitative et subjective des temps qui est « soigneusement distinguée de leur mesurabilité et de leur quantification ». Ce « réalisme temporaliste » et ce « relativisme dialectique » s'opposent au « réalisme naïf » de Braudel pour qui « l'histoire est la science du temps »⁶. Ils visent de surcroît les dérives « quantophréniques » de certains sociologues quantitativistes⁷ : « Nous retenons d'Aristote que le temps est lié au mouvement ; de ses opposants, que le temps possède un élément qualitatif et n'est pas toujours mesurable, à plus forte raison quantifiable. »⁸

Gurvitch a conçu son échelle des temps sociaux en s'appuyant sur des lectures critiques d'auteurs très divers. Il rend hommage à Bergson et à Einstein, souhaite une théorie générale de la relativité appliquée à la sociologie du temps. N'aurait-il pas toutefois gagné à confronter l'architecture temporelle des sociétés qu'il esquissait avec les représentations du temps qu'examinaient empiriquement psy-

1. Jacques Le Goff intitule en 1962 sa direction d'études dans la VI^e section de l'École pratique des hautes études « Histoire et sociologie de l'Occident médiéval ». En 1975-1976, elle devient « Anthropologie historique du monde médiéval » (voir Chartier, 1996).

2. Poulet, 1952.

3. Fraisse, 1957.

4. Gurvitch, 1963, p. 328.

5. Gurvitch, 1958-1959, p. 122.

6. Gurvitch, 1955, p. 34 et 37.

7. Sorokin forme l'expression « quantophrénie » dans son livre, *Fads and Foibles in Modern Sociology* (1956) ; trad. franç. : *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, 1959. Ses travaux sur les temps sociaux sont considérables et antérieurs à ceux de Gurvitch. Il serait utile de les comparer.

8. Gurvitch, 1963, p. 330.

chologues, littéraires, ethnologues et historiens ? Les analyses de ces derniers auraient pu conforter ses positions car elles légitimaient la notion de temps sociaux et montraient que, contrairement à ce qu'affirmait Braudel, des historiens pouvaient les prendre pour objet. Et si certaines études des temporalités vécues lui paraissaient trop psychologisantes, ne portaient-elles pas, le plus souvent, des pratiques sociales et ne les y ramenaient-elles pas ?

Continuité et discontinuité

La question de la continuité et de la discontinuité laisse aussi perplexe. La discrimination de Gurvitch entre continuité historique et discontinuité sociologique est son cheval de bataille. Ne serait-ce pas plutôt son talon d'Achille ? William Grossin y voit un legs de l'ancienne division entre sciences idiographiques et nomothétiques. Gurvitch semble ne pas tenir compte des tentatives de dépassement menées par certains historiens dès le XIX^e siècle¹. Il ne se penche pas, non plus, sur les apports de l'histoire comparée. Sans doute ce retranchement *in statu quo ante* assure-t-il à la sociologie une légitimation épistémologique, la protégeant des tentations hégémonistes des historiens proches des *Annales* ou encore du marxisme.

La démarche de Gurvitch, si nous la resituons dans le contexte intellectuel des années 1950-1960, nous paraît en *porte à faux* à l'égard du vaste front antihistoriciste, très hétérogène du reste, qui, au fur et à mesure de son élargissement, promouvra les notions de discontinuité, d'interruption, de découpeure... On verra les chercheurs de la « nouvelle histoire » multiplier les césures dans le passé et régionaliser les périodisations. Diverses épistémologies s'efforceront de se débarrasser des visions linéaires et finalistes du temps du progrès. Du côté des marxismes, Althusser établit une « coupure épistémologique » dans l'œuvre de Marx. Mais il ne saurait « se contenter de constater », écrit-il dans *Lire le Capital* (1965), à l'encontre des « meilleurs historiens de notre temps », « l'existence de temps et de rythmes différents, sans les rapporter au concept de leur différence »². Aussi s'attelle-t-il à redéfinir le statut du temps à l'intérieur et entre les trois instances constitutives du « tout structuré », dans un « procès sans fin » ni sujet. Michel Foucault introduit *L'archéologie du savoir* (1969) par un hommage aux héritiers des *Annales*, ainsi qu'à certains historiens des sciences et de la philosophie (G. Bachelard, G. Canguilhem, M. Serres, M. Guérault) : « La notion de discontinuité prend une place majeure dans les disci-

1. Grossin, 1989, p. 250-251.

2. Althusser, 1965, p. 48.

plines historiques »¹, observe-t-il avec enthousiasme. Il exhorte les chercheurs à s'affranchir du continu et de toutes les catégories qui lui seraient corrélatives (conscience, devenir, totalité...) pour appréhender les pratiques discursives. Quelques années auparavant, Gurvitch fustigeait, selon sa formule, l'« historicisme mystique ». De prime abord, on est tenté de penser que le rejet des téléologies historiques, des notions d'origine et de genèse fait écho à cette critique. Au vrai, la distinction de Gurvitch entre histoire continuiste et sociologie discontinuiste ne corroborait pas ces tendances puisque pour la plupart il s'agissait de faire régner le discontinu dans l'histoire. En outre l'humanisme de Gurvitch ne pouvait s'accorder avec leurs arrière-fonds philosophiques, en l'occurrence le structuralisme, le nietzschéisme... Il n'escomptait pas remplacer ou réorganiser l'histoire par une sociologie différentielle. Les deux disciplines devaient labourer leur champ spécifique pour mieux se retrouver et se compléter. Dans ce cadre interdisciplinaire (et non transdisciplinaire), le discontinu demeurait l'outil privilégié de la sociologie pour saisir la complexité des structurations et des déstructurations des types microsociologiques, groupaux et globaux. Établir les continuités entre ces derniers était réservé aux historiens. Voulaient-ils pluraliser et découper les durées ? Toujours il leur faudrait accentuer les continuités entre les « avant » et les « après », ne serait-ce que pour tracer le *continuum* d'un récit. Gurvitch leur laissait le soin de construire les enchaînements singuliers dans les temps accomplis de l'histoire. Aux sociologues de les inciter à prendre conscience des genres de sociétés, de groupements et de temps sociaux qui habitent leur régime d'historicité². Mais ce partage des tâches ne s'avérait-il pas artificiel ?

Braudel se défendait d'être un théoricien et s'estimait avoir été forcé à expliciter les prémisses épistémologiques et méthodologiques de son œuvre. Il avait l'avantage d'appuyer ses arguments sur une thèse novatrice, qui ouvrait des perspectives concrètes, et de disposer d'importants pouvoirs institutionnels. Sa conception des temps historiques resta « métrique » mais permit aux historiens d'actualiser leur langage. La posture de Gurvitch était fort dissemblable. L'envergure internationale de sa culture philosophique et sociologique le prédisposait à s'affirmer comme théoricien. Gurvitch était conscient que la sociologie française avait besoin, pour

1. Foucault, 1969, p. 16.

2. Il faudrait comparer cette sociologie des temps historiques avec les notions sociohistoriographiques de « champ d'expérience » et d'« horizon d'attente » (Koselleck, 1990), de « chronosophie » (Pomian, 1984) et de « régime d'historicité » (Hartog, 2003). Il serait aussi intéressant de se demander ce que sont les régimes d'historicité des sociologues.

se reconstruire, de recherches de terrain et il encourageait ses élèves à en mener. Cependant, sa propre contribution demeurerait essentiellement spéculative et programmatique, ce qui limitait sa portée¹. Les sociologues n'ont guère utilisé par la suite son échelle des temps sociaux. La terminologie était absconse. De surcroît, la confrontation entre théorie et empirie amène les chercheurs à modifier les classifications, les concepts initiaux, et à en inventer d'autres. Néanmoins, *La Multiplicité des temps sociaux* est souvent citée pour suggérer ce que peut et doit être une approche sociologique qui insiste sur la complexité et la relativité des phénomènes sociotemporels.

La dispute entre Braudel et Gurvitch paraît aujourd'hui d'un autre âge. Histoire et sociologie ont depuis connu de nombreuses transformations. Les historiens ont renoncé à instituer un cadre théorique et méthodologique unificateur. Les sociologues ne prisent plus les typologies sophistiquées comme celles de Parsons ou de Gurvitch. Tous bricolent des paradigmes, sinon des concepts, quand ils ne s'en tiennent pas à des analyses que Braudel auraient qualifiées de trop événementielles et Gurvitch de trop descriptives. Pourtant certains débats des années 1960 hantent encore le monde des historiens d'aujourd'hui². La question des temps historiques et sociaux se déplace : le retour de l'événement, ces dernières années, l'atteste. Les historiens n'ont pas fini de s'interroger sur la conséquence de l'introduction du principe de discontinuité et de pluralité des temps dans leur discipline. Jean Leduc en témoigne :

« Les historiens d'aujourd'hui, à l'instar des chercheurs des autres sciences sociales [...], vont-ils vraiment jusqu'à penser, comme le soutient Krzysztof Pomian, que chaque phénomène qu'ils étudient a *son* temps propre ? Ou, comme le faisait Braudel, ne considèrent-ils les temporalités qu'ils construisent que comme de simples outils d'analyse, que comme des découpages *du* temps, ce temps universel qui serait le cadre de l'ensemble des phénomènes ? »³

Quant aux sociologues, ils ont produit des enquêtes sur les temps sociaux à partir de différents objets contemporains (travail, loisirs, ville...). D'aucuns contribuent, avec des « temporalistes » venant d'autres disciplines, à l'édification d'une science des temps que William Grossin a baptisée « écologie temporelle »⁴.

1. Jean-Christophe Marcel note une exception : dans son programme de recherche en sociologie de la connaissance. Voir Marcel, 2001, p. 110-111.

2. Voir Noiriel, 1996.

3. Leduc, *op. cit.*, p. 52-53.

4. Grossin, 1996.

Enfin, si la sociologie et l'histoire continuent d'entretenir des incompréhensions et nouent peu de liens institutionnels et scientifiques organiques, il existe des sociologies historiques ou des socio-histoires vivantes. La collaboration que souhaitaient, bon gré, mal gré, Braudel et Gurvitch s'est tout de même réalisée, du moins partiellement et sous des formes qu'ils n'avaient sans doute pas imaginées. Il n'est pas possible d'en rendre compte ici. Au-delà des aspects les plus vieillis de la dispute entre Braudel et Gurvitch, on se demandera si la distinction entre deux sortes d'échelles temporelles, l'une historique, l'autre sociologique, qu'ils nous ont laissée ne présente pas un intérêt, singulièrement pour la sociologie historique. Cette dernière ne devrait-elle pas les reconsidérer non plus en les hiérarchisant mais en les accordant véritablement ?

Université de Picardie – Jules-Verne (Amiens),

CEFRESS

(Centre d'études, de formation et de recherches en sciences sociales)

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser Louis, Balibar Étienne et Establet Roger, *Lire le Capital*, t. II, Paris, Maspero, 1965.
- Augé Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.
- Braudel Fernand, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.
- Braudel Fernand, Georges Gurvitch ou la discontinuité du social, *Annales ESC*, 8^e année, n° 3, juillet-septembre 1953, p. 347-361.
- Braudel Fernand, Histoire et sciences sociales. La longue durée, *Annales ESC*, 13^e année, n° 4, octobre-décembre 1958, « Débats et combats », p. 725-753. Réédité dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, puis dans la collection « Champs », p. 41-96.
- Braudel Fernand, « Histoire et sociologie », chap. IV de l'Introduction du *Traité de sociologie* (sous la dir. de G. Gurvitch), t. I, Paris, PUF, 1958, p. 83-98. Réédité dans *Écrits sur l'histoire, op. cit.*, p. 97-122.
- Braudel Fernand, Pour une histoire sérielle : Séville et l'Atlantique (1504-1650), *Annales ESC*, n° 3, mai-juin 1963. Notes critiques, p. 541-553. Réédité dans *Écrits sur l'histoire, op. cit.*, p. 135-153.
- Braudel Fernand, En guise de conclusion, dans *Review*, éditée par Immanuel Wallerstein, vol. I, n° 3-4, New York, Winter/Spring 1978, p. 243-253.
- Chartier Roger, L'histoire culturelle, dans *Une école pour les sciences sociales. De la VI^e section à l'École des hautes études en sciences sociales*, Paris, Éd. du Cerf/EHESS, 1996, p. 73-92.
- Chesneau Jean, *Habiter le temps. Passé, présent, futur : esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard, 1996.
- Daix Pierre, *Braudel*, Paris, Flammarion, 1995.

- Dosse François, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »* (1987), Paris, Presses Pocket, « Agora », 2^e éd., 1997.
- Farrugia Francis, Une brève histoire des temps sociaux : Durkheim, Halbwachs, Gurvitch, *Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, PUF, janvier-juin 1999, vol. CVI, p. 95-117.
- Farrugia Francis, *La reconstruction de la sociologie française (1945-1965)*, Paris, L'Harmattan « Logiques sociales », 2000.
- Febvre Lucien, Temps flottant, temps dormant, dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La Religion de Rabelais* (1942), Paris, Albin Michel, 1968, p. 365-371.
- Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Fraisse Paul, *Les conduites temporelles*, Paris, PUF (1957) ; *Psychologie du temps*, 2^e éd., 1967.
- Gemelli Giuliana, *Fernand Braudel* (1990), trad. franç. Paris, Odile Jacob, 1995.
- Grossin William, Représentations temporelles et émergence de l'histoire, *L'Année sociologique*, Paris, PUF, 1989, p. 233-254.
- Grossin William, *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, Octarès, 1996.
- Gurvitch Georges, *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF (1^{re} éd. en un vol., 1950), 2^e éd. vol. 1, 1957, vol. 2, 1963.
- Gurvitch Georges, *Déterminismes sociaux et liberté humaine*, Paris, PUF (1955), 2^e éd., 1963.
- Gurvitch Georges, Continuité et discontinuité en histoire et sociologie, dans *Annales, ESC*, 12^e année, janvier-mars 1957, p. 73-84.
- Gurvitch Georges, *La multiplicité des temps sociaux*, cours ronéotypé de la Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1958. Remanié et inséré dans le vol. 2 de *La vocation...*, *op. cit.*, 1963, p. 325-430.
- Gurvitch Georges, Structures sociales et multiplicité des temps, in *Bulletin de la Société française de philosophie*, 52^e année, n^o 3, juillet-décembre 1958 (séance du 31 janvier 1959), Paris, Armand Colin, p. 99-142. Cet exposé a également été publié, mais sans le débat avec l'assistance, dans les *Cahiers de l'Institut des sciences économiques appliquées*, mars 1960, n^o 99 (série M, n^o 77), p. 37-53.
- Gurvitch Georges, *Dialectique et sociologie*, Paris, Flammarion « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1962.
- Gurvitch Georges, Mon itinéraire intellectuel ou l'exclu de la horde, dans *L'Homme et la Société*, 1966, n^o 1, Paris, Anthropos, p. 3-12.
- Hartog François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2003.
- Koselleck Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* (1979), trad. franç., Paris, Éd. de l'EHESS, 1990.
- Leduc Jean, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Le Seuil, « Points-Histoire », 1999.
- Labrousse Ernest, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*, Paris, Dalloz, 1933, 2 vol.
- Labrousse Ernest, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, Paris, PUF, 1944.
- Le Goff Jacques, Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand, *Annales, ESC*, 1960, p. 417-433. Reproduit dans *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1999, p. 49-103.

- Leroux Robert, *Histoire et sociologie en France. De l'histoire-science à la sociologie durkheimienne*, Paris, PUF, 1998.
- Lévi-Strauss Claude, Histoire et ethnologie, dans *Anthropologie structurale*, t. I, Paris, Plon, 1958, p. 3-33.
- Marcel Jean-Christophe, Georges Gurvitch : les raisons d'un succès, *Cahiers internationaux de sociologie*, 48^e année, vol. CX, PUF, janvier-juin 2001, p. 97-119.
- Mazon Brigitte, *Aux origines de l'EHESS. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, Éd. du Cerf, 1988.
- Noiriel Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.
- Noiriel Gérard, Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel, dans *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, p. 119-144.
- Ozouf Mona, Longue durée et temps présent, dans *Historiens et géographes*, n° 287, décembre 1981, p. 432-436.
- Paris Erato, *La genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel : La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II (1923-1947)*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques/FNRS, 1999.
- Pomian Krzysztof, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
- Poulet Georges, *Études sur le temps humain*, Paris, Plon, 1952, rééd. aux Éd. du Rocher, Presses Pocket, 1989.
- Rebérioux Madeleine, Le débat de 1903. Historiens et sociologues, dans *Au berceau des Annales* (sous la dir. de Ch. O. Carbonnel et G. Livet), Toulouse, Presses de l'IEP de Toulouse, 1983, p. 219-230.
- Revel Jacques, Introduction à *Fernand Braudel et l'histoire*, Paris, Hachette Littératures, 1999.